Cécile FOLSCHWEILLER
INALCO, Paris

EMINESCU ET ROUSSEAU : MALENTENDUS ET CONVERGENCES

Résumé *:La lecture qu'a faite Eminescu de Rousseau est difficile à évaluer et présente des caractères contradictoires. On ne peut en saisir le sens, la logique et les enjeux qu'en s'interrogeant sur le contexte intellectuel et politique de la réception de l'auteur en Roumanie. Le Rousseau symbolisant le rationalisme et le libéralisme d'importation sert explicitement de repoussoir pour être d'autant mieux intégré aux analyses généalogiques et anthropologiques, voire utilisé comme support de thématiques autochtones telles que les formes sans fond ou la reconstitution d'un passé mythique.*
Mots-clés *: contexte intellectuel, rationalisme, libéralisme*

Le dialogue entre auteurs ne va pas de soi. En deçà même du fait qu'il n'y a pas de transparence du langage, deux auteurs éloignés l'un de l'autre dans le temps comme dans l'espace ont à affronter d'autres obstacles plus immédiats, qui constituent les contraintes de la réception. Conditions matérielles de la réception, écran déformant de la vulgate antérieure, cadres de pensée culturels propres, autant de facteurs qui viennent perturber l'ambition de produire un discours ou une œuvre immédiatement partageable. De la communication faussée à la création fructueuse en raison précisément du décalage contextuel, la réception d'une œuvre contribue à part égale avec son écriture à la création de sens (de contresens, de faux sens, de sens neuf).

La réception et l'interprétation des littératures occidentales en Roumanie est une mine pour l'étude de tels phénomènes, et la réception de Rousseau par Eminescu un cas d'école dans ce laboratoire de la fermentation des idées européennes en milieu ouvert mais marqué par une identité profonde. Entrent en contact d'un côté la culture du monde moderne[1] en pleine expansion avec sa pensée à vocation civilisatrice voire universaliste, mais ni plus ni moins qu'une autre dénuée de ses traits propres, même quand elle les oublie, de l'autre une « petite culture » assoiffée de modernisme à l'occidentale mais qui a pris très rapidement une conscience aiguë de ses particularismes nationaux. Que peut-il sortir de cette rencontre ? Du dialogue de sourds au plus fructueux des échanges, toutes les variantes sont repérables.

Le rapport d'Eminescu à Rousseau est à la fois souvent cité et peu analysé en profondeur, à l'image peut-être de l'usage que fait Eminescu de l'auteur français dans ses textes : invocation bruyante d'un nom-symbole sans analyse des thèmes, ou source féconde, mais tue, d'inspiration. Le cas est en effet paradoxal. Lorsque le nom de Rousseau est cité (éventuellement sous sa forme aux connotations ironiques de « Jean-Jacques ») ou le titre du *Contrat social* mentionné explicitement, c'est toujours pour en faire les cibles de sarcasmes sévères, qui ont définitivement coloré le rapport Eminescu-Rousseau dans la culture roumaine. Le *Contrat Social* représenterait pour le poète toute la philosophie que les jeunes Roumains ambitieux ont pu apprendre dans les cafés parisiens, le bréviaire de la politique révolutionnaire à la française dont l'application en Roumanie fait des ravages : « L'organisation sociale de la Roumanie a deux versants caractéristiques : l'un représenté

[1] L'expression « monde moderne » est à comprendre sans jugement de valeur, mais au sens des sociétés qui ont accompli leur passage à la modernité, révolution aussi bien matérielle (industrielle) qu'intellectuelle (philosophie de l'individu).

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

par une flopée de phrases vides dans des dizaines de revues et journaux du pays, l'autre résidant dans la pauvreté et la mortalité réelles de la population. […] Quand nous serons parvenus à la réalisation correcte des formules métaphysiques de J.J. Rousseau, nous réaliserons alors que le peuple roumain n'existe plus et que ces formules ne sont pas suffisantes, croyons-nous, pour nourrir l'illusion des Gréco-Bulgares de Bucarest qu'ils vivent dans un petit Paris. »[1]

Il n'est pas besoin de multiplier les emples, qui du reste ne sont pas si nombreux que cela. Si l'image d'un Rousseau « bête noire » s'est imposée chez Eminescu, ce n'est pas par la répétition dans le texte du nom, des références et des citations (ces dernières sont inexistantes), mais par le parfait fonctionnement de clichés culturels et théoriques simplistes. C'est d'ailleurs précisément leur caractère réducteur qui fait passer inaperçu, notamment pour les lecteurs de l'époque ne bénéficiant pas des textes, les multiples points de convergence entre les deux auteurs. On les relève facilement chez Eminescu, parfois même dans des termes si proches qu'ils ne peuvent pas ne pas suggérer une influence directe, et positive, de l'auteur français. Par ailleurs, ces affinités sont confirmées par des témoignages, à l'image de celui d'Isopescu par emple, membre à Vienne dans les années 1869-1871, aux côtés d'Eminescu, des associations *Societatea literară* puis *România jună* : « Ensemble, nous avons lu les écrits de Rousseau, avec les idées duquel je n'étais pas vraiment d'accord ; [Eminescu] en revanche avait une grande estime pour lui. »[2] Qu'est devenue cette « grande estime » ? Il est peu probable qu'elle ait brutalement disparu, de même qu'il est difficile de comprendre comment un lecteur aussi averti qu'Eminescu en matière de philosophie ait pu réduire l'œuvre de Rousseau à quelques slogans simplistes, parfois proches du contresens. Quelle lecture Eminescu a-t-il donc fait du rousseauisme ?

Au sens objectif de l'expression, il est difficile de savoir précisément ce qu'Eminescu a réellement lu de Rousseau et dans quelles conditions (quelles œuvres ? dans quelle langue ? in extenso ou seulement des extraits ? lecture de première main ou par l'intermédiaire d'autres auteurs, allemands notamment, qui l'appréciaient et qu'Eminescu appréciait, comme Schiller et Kant par emple ?). Mais si l'on suit les témoignages écrits de ses anciens amis et compagnons de route et si l'on se rappelle ses solides études de philosophie et la richesse de ses lectures, il est très probable que sa connaissance de Rousseau était relativement bonne, ce qui est confirmé par certains passages de ses articles. Au sens subjectif de l'expression, c'est-à-dire celui de la lecture personnelle qu'il fait de Rousseau et de son interprétation des textes, la question ouvre à d'autres problèmes, car il faut alors prendre en compte la dichotomie du récepteur, distinguer Eminescu simple lecteur et Eminescu auteur, ce dernier ayant d'autres contraintes, celles de l'homme public. Quels sont les ressorts et les enjeux de sa lecture de Rousseau dans son œuvre de publiciste ?

Il n'est pas question, faute de place, de faire ici une analyse exhaustive du rapport entre les deux auteurs mais seulement d'indiquer quelques lignes directrices à partir de la lecture des textes politiques d'Eminescu, moins commentés que sa poésie. On verra qu'il est possible d'y distinguer trois Rousseau, correspondant à des points de vue de lecture et des stratégies d'écriture différentes : le Rousseau explicitement convoqué pour être rejeté, le

[1] *Opere, Publicistică*, Univers enciclopedic, Academia României, 2000, vol. IV, p. 71. Pour ne pas surcharger les notes, les références au texte d'Eminescu seront désormais données dans le corps du texte, avec l'indication du volume et de la page.
[2] *Adevărul literar şi artistic*, nr. 125, anul IV, 15 aprilie 1923, cité in Raşcu, *Eminescu şi cultura franceză*, Minerva, Bucureşti, 1976, p. 167.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

Rousseau adopté et discrètement réinjecté et le Rousseau croisé à l'insu d'Eminescu, celui de la rencontre ratée.

Non seulement le *Contrat social* est le seul titre de Rousseau cité dans les articles d'Eminescu, mais même lorsqu'il ne l'est pas, c'est de toute évidence cette œuvre qui est la référence implicite du propos. Traité sur le mode du sarcasme et non de l'analyse sérieuse, dans quelle mesure s'agit-il de la part d'Eminescu d'une critique de fond ? Le texte lui-même n'est en effet jamais cité alors qu'Eminescu recourt d'habitude fréquemment à la citation, utilisant parfois de larges extraits d'œuvres pour documenter ses articles. C'est donc la thèse générale de l'œuvre qui l'intéresse, ou plutôt la thèse qui lui est généralement associée, puisque Eminescu présuppose qu'elle fait partie des références communes à tous ses lecteurs. Quelle est cette lecture vulgate de Rousseau ? Il suffit de suivre les formules utilisées par Eminescu.

Le grand reproche explicitement fait au Contrat Social est d'être une « utopie », au même titre que la République de Platon et l'Utopie de More (III, p.359 ; V, p.19), œuvres reposant toutes trois sur la conviction que le bonheur des citoyens est garanti par la qualité de la législation. Le double rapprochement avec Platon est révélateur : c'est par la généralité de l'Idée que pèche ce type de projet. A la particularité du concret, à la diversité humaine, à la relativité des époques ne peut pas s'appliquer un modèle unique, aussi universel qu'il prétende être. Sans pouvoir ici développer une argumentation philosophique, on remarquera seulement, cependant, que le Contrat Social n'est pas écrit pour être appliqué en tant que tel, mais pour servir de norme soit à l'élaboration d'un système de gouvernement particulier pour un nouvel Etat, soit au jugement des systèmes existants. Ce n'est pas un modèle de constitution mais une réflexion sur les conditions d'un gouvernement légitime, point de vue totalement différent. Il faut pourtant se garder de juger trop rapidement la lecture d'Eminescu à la seule vue de ce point d'interprétation essentiel ignoré.

Dans son contenu, le *Contrat social* est aussi rejeté pour ce qu'il est : une théorie de l'Etat fondée sur un « contrat synallagmatique », comme le dit Eminescu (IV, p.1305 ; V, p.1092), c'est-à-dire né de l'accord réciproque des citoyens. Pour le dire très rapidement, ce qu'Eminescu refuse est l'idée de pacte, de convention, parce qu'elle présuppose une décision souveraine de la raison en chaque individu libre. Or liberté et raison sont définies de telle sorte chez Eminescu (comme concepts relatifs) qu'elles ne peuvent fonder la notion d'Etat. Celui-ci doit bien plutôt être conçu comme le produit de la nature et de ses lois, qui détermine les hommes à se regrouper et s'organiser progressivement en petites sociétés en fonction de leur communauté de caractère et des contraintes du milieu, théorie par excellence conservatrice et revendiquée comme telle par Eminescu. Parmi toutes les imprécations contre l'idée de pacte social qu'il est possible de relever au fil des textes, un seul emple suffira, qui résume bien la position d'Eminescu : « Pour les libéraux, l'Etat est le produit d'un contrat, né du libre arbitre des habitants, quelle que soit leur origine, quelle que soit l'histoire de la race, quelle que soit enfin la nature même du territoire. » (III, p.349) Dans un article rédigé deux mois plus tard, c'est au nom de leur conservatisme que des lois sont opposées explicitement à Rousseau, puis, quelques lignes plus bas, au libéralisme, dont le « libre-arbitre » est le « dogme suprême » (IV, p.934). Voilà révélée la fonction de Rousseau chez Eminescu : être le porte-drapeau du libéralisme.

Reste à savoir ce que recouvre ce terme pour Eminescu. Le même texte permet d'énumérer les concepts qui se rangent sous cette étiquette : la théorie de « om şi om », version roumaine intraduisible de l'égalité (« egalitate între om şi om »), le

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

« cosmopolitisme », la « démocratie ». Auxquels il faut ajouter, en vrac, l'« intérêt général », les « droits imprescriptibles », « l'individualisme », la « pensée humanitaire », ou encore la « république universelle » et bien évidemment la fameuse devise française « liberté, égalité, fraternité », le remède du médecin-charlatan libéral à tous les maux de la société. Autant de « formules métaphysiques » liées à la tradition rationaliste des Lumières et qui sont associées chez Eminescu au nom de Rousseau ou à ses thèses. Dans ce vaste fourre-tout libéral, certaines sont pourtant loin des thèses rousseauistes. La théorie « humanitaire » vient de Michelet, le « dogme suprême » de la liberté qui considère l'Etat comme une insupportable « tutelle » imposée à l'individu est bien plus imputable à Locke[1]. Quant au cosmopolitisme, Rousseau lui-même le critique parfois très clairement[2]. Ce libéralisme insupportable à Eminescu est en fait bien plus la version roumaine de la doctrine, le libéralisme des politiciens de Bucarest, c'est-à-dire, de son point de vue, de la démagogie à l'adresse des minorités nationales[3], du libre-échange économique ruineux et du pathos rhétorique hérité de la révolution de 1848.

Le nom de Rousseau étant le seul à être cité (ou bien le titre de son œuvre phare ou encore un simple concept associé), il résume de fait toute cette constellation de thèses très diverses et parfois contradictoires entre elles, il endosse tout l'appareil conceptuel des Lumières mais aussi ses caricatures. D'où l'impression que les critiques d'Eminescu à son égard scandent le rythme des articles du journal *Timpul* alors qu'elles sont en fait très peu nombreuses à être explicites : quatre mentions du nom sur les plus de 3000 pages de l'œuvre journalistique dans l'édition de l'Académie, plus quelques références à l'expression « contrat social ». C'est une écriture politique qui fonctionne. La révolution de 1848 s'est légitimée par référence aux mouvements révolutionnaires français et à son discours, lui-même nourri des thèses des « Philosophes » dont Rousseau était une figure dominante. La lutte contre ce qui est devenu dans l'arène politique roumaine un parti des héritiers de la révolution récupère donc naturellement à son profit les symboles. Rappelons que *Timpul* est l'organe officiel du parti conservateur. Dans le contexte idéologique de l'époque, le nom de Rousseau et quelques « formules » associées sont des clichés qui fonctionnent, une langue, un code, un réseau de significations bien huilé. Il suffit de l'invocation d'un signe pour faire surgir immédiatement l'ensemble des concepts afférents et de ses connotations.

Pourtant, derrière ce Rousseau vulgarisé, quand il n'est pas caricaturé, se cache une œuvre riche qui a séduit Eminescu dans sa jeunesse. On en retrouve de nombreuses traces dans ses écrits journalistiques, beaucoup plus intégrées dans l'écriture et jamais avouées comme telles. Les thèmes les plus frappants sont sans doute la confiance en la bonté de la nature et la vision critique du progrès[4].

---

[1] Chez Rousseau, la liberté est toujours strictement limitée par la loi, expression de la volonté générale, au point qu'il sera accusé de préparer la voie au despotisme par les « vrais libéraux » comme Benjamin Constant.

[2] « Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares pour être dispensé d'aimer ses voisins. » *Emile*, livre I, Editions Garnier Frères, Paris, 1964, p. 9.

[3] « Il nous semble que les Juifs n'ont aucune raison de se plaindre de notre tolérance. S'ils n'aspirent qu'à des droits égaux, conformément au "contrat social", l'Autriche est tout près, et puis il y a l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie. Qui les empêche d'aller en train où il leur convient, pour jouir de tous les droits possibles ? » (IV, p.159)

[4] Il faudrait en relever d'autres dans une étude exhaustive, notamment certaines analyses sur le théâtre et l'éducation.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

Celui de la nature est loin d'être traité de la même manière chez Rousseau et Eminescu. Il suffit d'invoquer son rôle fondateur dans la théorie de l'Etat chez le second, qui l'oppose de front à la thèse conventionnaliste du premier, même si les deux positions ne sont pas aussi éloignées que ne veut le faire croire Eminescu, comme on le verra. Mais la nature joue bien chez les deux auteurs un rôle de référence. Ses lois, son équilibre, sa sagesse, sa bonté même sont invoqués comme autant de repères normatifs, de modèles, de garanties et de mises en garde : on ne touche pas impunément au monde originaire.

Au niveau anthropologique, l'influence semble directe. Eminescu rejoint Rousseau sur la thèse que l'homme est naturellement bon et que ce sont les effets pervers de la culture qui le rendent méchant en corrompant sa nature. Cette idée rousseauiste bien connue n'apparaît pas telle qu'elle dans l'œuvre journalistique d'Eminescu, mais elle a fait l'objet de discussions passionnées entre le jeune étudiant de philosophie et son ami Ioan Slavici à Vienne, qui en témoigne dans ses *Souvenirs* : « Pour moi, tous les hommes étaient bons et dignes d'être aimés et si [Eminescu] tenait à me convaincre que j'avais tort, moi je voulais le convaincre que le peu d'hommes qui étaient méchants n'étaient en fait que corrompus. Ceci, il l'admettait lui aussi. Sa pensée la plus déterminante était que l'homme est naturellement bon, qu'il fut un temps où tous les hommes étaient bons »[1]. La divergence entre les deux amis apparaît à propos de l'ampleur et de la profondeur du processus de dénaturation. Selon Eminescu, et comme pour l'auteur français, il n'est pas ponctuel et superficiel mais général et radical. D'où la solution qu'il préconise, et qui l'éloigne ensuite totalement de Rousseau : « il fut un temps où tous les hommes étaient bons et l'idéal social est qu'il redeviennent bons comme ils l'ont été, mais maintenant, de nos jours, la plupart sont corrompus et la corruption s'est répandue et ne va pas cesser de se répandre tant que quelqu'un n'aura pas inculqué la peur aux hommes à l'aide d'un fouet à lanière de feu. »[2] Au-delà de sa violence, qui renvoie à la conception autoritaire de l'Etat, l'image finale marque un point important de convergence-divergence avec l'auteur français. Convergence parce que Eminescu, comme Rousseau, diagnostique l'origine du mal au niveau anthropologique, divergence parce que Rousseau, ayant abandonné toute ambition de voir redevenir les hommes bons comme ils ont pu l'être dans le deuxième état de nature (et non dans le premier où ils ne sont « ni bons ni méchants »), propose deux réponses indirectes et complémentaires, quoique divergentes : une amélioration des systèmes de gouvernement à la lumière des principes du Contrat Social d'une part et un modèle d'éducation qui sauve les potentialités naturelles de l'individu d'autre part. Lequel est le plus pessimiste des deux ? La réponse est loin d'être aussi évidente qu'on a coutume de le dire et qu'Eminescu lui-même ne voudrait le laisser croire.

En effet, le processus de dénaturation est traité par Rousseau sur un mode beaucoup plus radical que chez Eminescu. Le point de vue est général, c'est une anthropologie philosophique. Et la thèse est brutale : c'est la perfectibilité de la raison, le processus de civilisation en tant que tel, qui est la source de tous les maux et rend le concept de progrès problématique. Certaines pages d'Eminescu sont très proches des descriptions rousseauistes : jeu des passions, lutte féroce pour le pouvoir, corruption, lu ravageur des uns se nourrissant de la pauvreté des autres, spirale des besoins, superficialité des arts et des lettres, etc., état qu'Eminescu nomme « semi-barbarie ». Suivant encore Rousseau, il ajoute : « cette situation est cent fois plus mauvaise que la barbarie » (V, p.911). Cet état

[1] Slavici, I., *Amintiri*, Editura pentru literatură, 1967, p. 15. « Corrompus » est à entendre au sens radical, s'appliquant à la nature humaine (stricați).
[2] Ibidem.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

n'est pas « un pas vers le progrès, vers la civilisation, [n'est pas] une moitié de civilisation. Non. La semi-barbarie est un état de dégradation, une régression, c'est la corruption d'un peuple primitif par les vices d'une civilisation étrangère » (III, pp. 527-528). Voici donc la thèse de Rousseau appliquée au schéma des « formes sans fond » de Maiorescu. Avec la différence qu'implique ce décalage : chez Eminescu et les junimistes il y a place pour une conception forte et positive de la civilisation, il ne s'agit ici que de ses effets pervers, plus précisément de sa brutale introduction, sous la forme de la modernité occidentale, dans la société roumaine archaïque[1]. C'est donc un stade provisoire à dépasser.

En attendant, cette société archaïque prend naturellement la coloration nostalgique d'un paradis perdu, et l'on retrouve une nouvelle réminiscence rousseauiste chez Eminescu : le thème de l'âge d'or. Réminiscence rousseauiste, et non pas seulement d'un poncif commun à tout le XVIII[e] siècle sous la forme du mythe du bon sauvage. Car dans le *Discours sur l'inégalité* ce n'est pas à la description du « premier état de nature » (où l'homme ne vit innocemment que parce qu'il est isolé, ne vit comblé que parce qu'il est ignorant) que renvoie la version roumaine du motif : des petites communautés rurales et patriarcales, vivant d'agriculture et de troc, où le travail garantit à la fois la subsistance de la communauté et la santé des individus, où règnent spontanément liberté, égalité, entraide et honnêteté, où le paysan se fait soldat pour défendre sa terre sous le commandement d'Etienne le Grand, et parle une langue roumaine riche de métaphores propres à évoquer la nature avec laquelle l'homme vit en harmonie. (III, p.40 ; IV, p.605). On retrouve ici la deuxième étape du processus déroulé dans le *Discours*, celle qui, grâce à l'apparition des premiers outils et du langage, voit les hommes se regrouper. Ce stade, auquel l'humanité a développé les potentialités de sa bonne nature sans la corrompre encore par les effets pervers de la raison et de l'intelligence, « tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable »[2]. Pourquoi ? « Les hommes errants jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fi, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, et forment enfin dans chaque contrée une nation particulière, unie de mœurs et de caractères, non par des règlements et des lois, mais par le même genre de vie et d'aliments et par l'influence commune du climat. »[3]

On remarque au passage que le caractère durable du bonheur communautaire est précisément garanti par ce qui sera chez Eminescu le premier critère de cohésion de l'Etat : l'unité de mœurs et de caractère, elle-même liée aux conditions naturelles (aliments tirés d'un sol commun et climat). Mieux, « règlements et lois » n'ont aucune part dans les conditions de cette félicité collective.

Le trait important ajouté par Eminescu à cette description est donc le potentiel militaire de la paysannerie. Exclusivement défensif, il faut le préciser, il s'explique par le contexte historique roumain marqué par des luttes constantes contre les campagnes de conquête des puissants voisins. « L'âge d'or » d'Eminescu, à la différence de celui de Rousseau, est donc

[1] Un autre exemple très intéressant d'interprétation personnelle d'une thèse à l'origine rousseauiste est celui de la fonction sociale des arts et des sciences. « Les arts et les sciences sont les enfants du luxe… » L'assertion serait un emprunt direct au *Discours sur les sciences et les arts* (Gallimard, Folio, 1987, pp. 59 et 61) si elle n'était complétée de la manière suivante par Eminescu : « … mais ils sont une compensation. » (V, p.56), introduisant ainsi la fameuse thèse de la compensation sociale entre les classes.

[2] *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Gallimard, Folio, 1965, p.101.

[3] Op. cit., p.99.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

ancré dans l'histoire, et plus précisément dans l'histoire nationale, même si c'est une histoire reconstruite, mythifiée et flottante : parfois confondu avec le Moyen-Âge qui est alors positivement réévalué, il est souvent associé aux grands noms des voïvodes roumains, héros de la nation, qui l'ont à plusieurs reprises sauvée des envahisseurs[1].

Rousseau réussit ainsi le tour de force de fournir le support aussi bien du modèle critiqué (la théorie du contrat social), que du mode de critique (reconstruction d'une généalogie anthropologique). Il suffisait pour cela de découpler deux parties de son système, dont l'articulation a au demeurant souvent posé problème aux interprètes. L'opération n'est donc guère difficile. Dans le cas d'Eminescu, elle est aussi et surtout naturellement suggérée par l'image locale de l'auteur. Le Rousseau des deux *Discours*, moins connu en Roumanie que celui du *Contrat social*, peut être discrètement intégré dans les analyses d'Eminescu, et jusque dans les colonnes de *Timpul* sans que ses lecteurs conservateurs ne s'en offusquent : il passe tout simplement inaperçu. Eminescu a-t-il lui-même conscience de ces réminiscences ? La question n'a au fond que peu d'importance. Lorsqu'il y a eu appropriation, la lecture personnelle d'un auteur qui a fructifié en une pensée propre n'a que faire de la façon dont cet auteur est impliqué dans les slogans politiques du moment.

Plus étonnantes encore sont les convergences entre les deux écrivains sur des points inattendus, voire qui ont pu être l'occasion pour Eminescu de se heurter violemment à l'auteur français. On les trouve surtout dans des textes sans doute inconnus de l'écrivain roumain, qui auraient cependant pu constituer de riches sources d'inspiration. Il n'est évidemment pas question de faire une sorte de philosophie politique fiction sur le thème de ce qu'aurait pu écrire Eminescu s'il avait lu tel ou tel texte, mais seulement de souligner ce qu'a de partiel la notion de « réception » d'un auteur et la difficulté de l'évaluer objectivement.

Al. Oprea avait noté[2], sans développer ce point, qu'Eminescu aurait mieux fait de s'inspirer des « petits textes » de Rousseau : le *Projet pour la Corse*, les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* et le *Discours sur l'économie politique*. Mais il n'est même pas la peine de chercher si loin : des affinités se retrouvent dès le *Contrat social* honni par Eminescu, ce qui permet de s'interroger à nouveau sur la « lecture éminescienne » de Rousseau. On l'a vu, c'est en tant qu'utopie rationaliste et universaliste des Lumières que l'œuvre de Rousseau est fréquemment prise pour cible. Or dès le chapitre II, 8[3], qui porte sur « le peuple », Rousseau a pris soin d'écarter explicitement le danger du modèle a priori : « Les mêmes lois ne peuvent convenir à tant de provinces diverses qui ont des mœurs différentes, qui vivent sous des climats opposés, et qui ne peuvent souffrir la même forme de gouvernement » (II, 9). Et il insiste : « Il n'y a pas une constitution de gouvernement unique et absolue mais il peut y avoir autant de gouvernements différents en nature que d'Etats différents en grandeur » (III, 1), avant d'intituler le chapitre III, 8 « Que toute forme de gouvernement n'est pas propre à tout pays ». Et Rousseau d'énumérer toutes les contraintes géographiques, économiques et même ethniques dont il faut tenir compte pour élaborer une législation. Loin d'être strictement déductive, comme le résumait un peu vite Eminescu, l'établissement d'une constitution, selon Rousseau, ne peut se faire que pour

[1] Cet aspect a conduit Al. Oprea à parler d'« autochtonisation du mythe » (*In căutarea lui Eminescu - gazetarul*, Minerva, Bucureşti, 1983, p. 58).
[2] Op. cit., p. 329.
[3] Les références renvoient directement au découpage de Rousseau en chapitres, très précis.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

un peuple donné avec toutes ses caractéristiques contingentes. Rousseau est si sensible au problème de l'adéquation d'un régime politique au peuple auquel il est destiné qu'il cherche un signe tangible pour la mesurer, et il aboutit au même qu'Eminescu : la croissance de la population[1].

Or « pour multiplier les hommes, il faut multiplier leur subsistance, de là l'agriculture. Je n'entends pas par ce mot l'art de raffiner sur l'agriculture, d'établir des académies qui en parlent, de faire des livres qui en traitent. J'entends une constitution qui porte un peuple à […] cultiver [son territoire] dans tous ses points, à aimer la vie champêtre, les travaux qui s'y rapportent »[2]. On note au passage le coup de griffe porté au bavardage formel des livres et des académies qui n'aurait pu qu'éveiller des réminiscences chez un lecteur de Maiorescu. Quant au fond du propos, c'est-à-dire la base agricole de l'économie, les physiocrates furent une source commune de Rousseau et d'Eminescu sur ce sujet. D'où d'autres points communs quant à la doctrine économique, comme le modèle autarcique et la critique du mercantilisme. Mais ce qui rapproche encore plus intimement les deux frères ennemis est le lien profond entre système économique et mœurs de la population : alors que la corruption par l'argent du commerce et de la finance avilit les citadins, le travail de la terre assainit les corps et les âmes, préservant ainsi l'honnêteté naturelle des gens simples. Or ce sont les mœurs qui garantissent véritablement le respect des règles et lois. Cette leçon d'anthropologie, Rousseau la met en bonne place dans ce soit-disant bréviaire de la politique idéaliste que serait le *Contrat social* : « A ces trois sortes de lois [politiques, civiles, pénales], il s'en joint une quatrième, la plus importante de toutes ; qui ne se grave ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens, qui fait la véritable constitution de l'Etat […]. Je parle des mœurs, des coutumes et surtout de l'opinion »[3]. Rousseau, contrairement à la tradition des Lumières, a bien trop peu de confiance dans la raison, responsable de tous les dévoiements de la civilisation, pour en faire l'instance du respect et de l'obligation. Le sentiment est beaucoup plus fiable.

Mais le sentiment doit se cultiver, a fortiori dans ces époques de dépravation morale auxquelles les sociétés humaines sont arrivées. Rien de mieux pour cela que l'agriculture, justement, qui entretient le lien communautaire et social en l'enracinant dans le sol : « Les paysans sont attachés à leur sol beaucoup plus que les citadins à leurs villes. L'égalité, la simplicité de la vie rustique a pour ceux qui n'en connaissent point d'autre un attrait qui ne leur fait pas désirer d'en changer. De là le contentement de son état qui rend l'homme paisible, de là l'amour de la patrie qui l'attache à sa constitution. » Quelle meilleure source pour Eminescu ? Tout est là, même la figure du paysan dépositaire du sentiment national. « L'amour de la patrie », si cher à Eminescu, est même analysé par Rousseau dans des termes proches de la célèbre critique éminescienne du cosmopolitisme[4].

---

[1] « Le gouvernement sous lequel les citoyens peuplent et multiplient davantage est infailliblement le meilleur ; celui sous lequel un peuple diminue et dépérit est le pire. » (*Contrat social*, III, 9) Un comble, lorsque l'on se souvient qu'Eminescu, dans son article sur les dernières statistiques sociales, rendait Rousseau et « ses formules métaphysiques » responsables du dépérissement de la population des Principautés (IV, pp.70-71).

[2] *Projet pour la Corse*, GF Flammarion, 1990, p. 108.

[3] *Contrat social*, II, 12. cf. Eminescu : « Les mœurs sans lois peuvent tout, la loi sans les mœurs ne peut à peu près rien. » (V, p. 594)

[4] « Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons ; il faut leur apprendre à l'être ; et […] l'amour de la patrie est [le moyen] le plus efficace ; car comme je l'ai dit, tout homme est vertueux quand sa volonté particulière est conforme en tout à sa volonté générale […]. Il semble que le sentiment d'humanité s'évapore et s'affaiblisse en s'étendant sur toute la terre […]. Il faut en quelque manière

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

On l'a vu, si Eminescu a retenu quelque chose de son admiration de jeunesse pour Rousseau, c'est surtout la thèse du contraste entre une époque heureuse révolue et la corruption que peut produire la civilisation moderne lorsqu'elle oublie la nature de l'homme. Il s'en inspire discrètement, et peut-être inconsciemment, pour l'adapter au cas de la Roumanie, que la brutale révolution libérale importée d'Occident a précipitée dans cette époque de régression. Il aurait pu trouver beaucoup plus directement une analyse du phénomène et des pistes de solutions allant dans le sens de son intuition dans un beau texte de Rousseau traitant justement du cas d'un peuple d'Europe centrale à la croisée des chemins : la Pologne. Un siècle avant les analyses d'Eminescu, la situation n'est pas tout à fait la même entre les deux pays. Et pourtant, à suivre le texte de Rousseau, qui lui a été commandé par un gentilhomme polonais venu en France plaider la cause de sa patrie, le diagnostic est comparable dans ses grandes lignes, et les conseils de Rousseau étonnamment proches des thèses d'Eminescu. C'est que le problème est commun à toute l'Europe centrale à partir du XVIII^{e} siècle : comment intégrer les formes de la modernité lorsqu'elles viennent d'ailleurs ? Sont-elles transposables partout ? Bien avant les textes de Ion Ghica, de Kogalniceanu ou de Maiorescu, Rousseau a observé, et dénoncé, la « francomanie » : « Une grande nation qui ne s'est jamais trop mêlée avec ses voisins doit avoir beaucoup [d'usages] qui lui soient propres, et qui peut-être s'abâtardissent journellement par la pente générale en Europe de prendre les goûts et les mœurs des Français »[1]. Mais parce que les fondements d'un système politique dépendent en grande partie de la vie économique (présupposé commun aux deux auteurs), Rousseau expose ensuite les deux voies possibles pour la Pologne : « si vous ne voulez que devenir bruyants, brillants, redoutables, et influer sur les autres peuples de l'Europe, vous avez leur emple, appliquez-vous à les imiter »[2]. Il est clair que la voie à suivre est au contraire celle exposée dans le texte sur la Corse, dont Rousseau reprend les éléments, puisque la Pologne est comme l'île une jeune nation qui a intérêt à exploiter son potentiel naturel et humain, encore caractérisé par un mode de vie archaïque, donc sain.

Avec pourtant une différence importante entre les deux, qui tient à la taille du territoire, dont le *Contrat social* a fait un critère fondamental pour la cohésion de l'Etat : un grand pays est un handicap. Les contraintes physiques rendent le gouvernement effectif plus difficile, obligent au resserrement des magistrats qui induit un risque de despotisme, et le

---

borner et comprimer l'intérêt et la commisération pour lui donner de l'activité. » *Discours sur l'économie politique*, GF Flammarion, 1990, p. 72. Cf. chez Eminescu « Naţionalii şi cosmopoliţii », III, p. 685 : « L'individu qui désire travailler pour la société ne peut travailler pour une humanité qui n'existe que dans ses parties concrètes, dans les nationalités. » Au-delà de la divergence de fond qui subsiste (il n'y a pas de « sentiment de l'humanité » pour Eminescu mais seulement une idée, donc purement formelle) et du décalage dans le discours (au XIX^{e} siècle, la « nationalité » a remplacé la « patrie »), une même sensibilité aux limites anthropologiques de la nature humaine se retrouve chez les deux auteurs.

[1] *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, GF-Flammarion, 1990, p. 173. La relativisation du propos par un « peut-être » ne doit rien y ôter de sa force, elle n'est qu'une précaution de langage vis-à-vis d'un pays que Rousseau ne connaît pas directement mais auquel il étend les observations qu'il a pu faire lui-même sur la corruption des mœurs suisses par les mœurs françaises, comme il le dit dans une lettre : « Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs françaises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse, et qu'il n'est pas possible que les mêmes usages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes ressources et n'habitant ni le même climat ni le même sol seront toujours forcés de vivre différemment. » (cité en note in op., cit., p.277)

[2] Op. cit., p. 218.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

lien social y est distendu. La seule solution est dans ce cas « le système des gouvernements fédératifs, le seul qui réunisse les avantages des grands et des petits Etats, et par là le seul qui puisse vous convenir »[1]. Même sur ce point, Eminescu croisera Rousseau, à propos du problème transylvain (III, p.136).

Celui dont on a fait le chantre de l'universalisme abstrait a donc exprimé longuement et avec subtilité sa sensibilité au concret, au particulier, au contingent. Mieux, il en a fait une condition essentielle de l'instauration d'un système de gouvernement. C'est même sur leur terrain commun, au sens propre du terme, celui de l'Europe centrale en proie aux mutations du modernisme, que Rousseau tenait à la disposition d'Eminescu les remarques les plus propres à nourrir ses analyses. Mais ce Rousseau-là n'est pas parvenu à Eminescu. Ceci dit, sans doute la gestation d'une pensée dans la confrontation, au risque d'être injuste envers son devancier, était-elle à la fois plus féconde et plus facile à assumer dans le contexte roumain, que l'emprunt à un auteur occidental.

Comment expliquer une réception aussi partielle et partiale ? Au vu des références explicites faites au *Contrat social*, on en viendrait presque à douter du fait que la lecture d'Eminescu a dépassé le chapitre 7 du livre II. A sa décharge, il faut avouer que ce premier cinquième de l'œuvre, qui présente les « grands concepts », a longtemps été la seule partie lue et connue, et que Rousseau n'a en général pas été mieux compris par ses propres compatriotes et contemporains. La proximité dans le temps et dans l'espace n'est pas le gage d'une communication réussie. On l'a vu cependant, il faut démêler les différents lecteurs chez Eminescu. Il n'est pas sûr que ce qu'il dit de Rousseau dans ses articles de *Timpul* soit le reflet de ses impressions intimes de lecture, tenu qu'il est par les contraintes de son statut de rédacteur dans l'organe officiel du parti conservateur. En témoigne la différence existant entre ses articles d'une part, et les témoignages de ses proches, des textes non publiés ou encore certains de ses poèmes d'autre part, où son rousseauisme s'exprime beaucoup plus librement. Certaines divergences philosophiques de fond entre les deux auteurs sont irréductibles. Mais le fructueux parado de la lecture éminescienne de Rousseau est de faire de ce symbole du rationalisme universaliste le support de thèses à vocation autochtoniste, telles la nature originaire (avec l'aide de Montesquieu ici), la critique de la civilisation moderne comme « forme sans fond » ou la reconstitution d'un passé mythique.

L'œuvre de Rousseau offrait même pour cela plus d'arguments qu'Eminescu ne le croyait. Seuls des enjeux de politique locale et d'idéologie militante ont pu avoir une force occultante assez grande pour faire tomber une chape de plomb sur des pans entiers d'une pensée. Se dévoile ici le poids de la vulgate qui fait le filtre préalable à tout rapport au texte, tant par les canaux matériels de la réception, qu'elle prépare, que par la grille de lecture qu'elle impose. Il est à la fois désolant et étonnant de voir deux auteurs de cette trempe se croiser sans se comprendre et se rencontrer sans le savoir. La mauvaise foi qui règne dans l'arène politique n'étouffe pas totalement l'intuition de l'écrivain.

Bibliographie :

EMINESCU, M., *Opere. Publicistică* (vol. III, IV, V), Univers enciclopedic, Academia României, 1999-2000.

ROUSSEAU, J.J., *Discours sur les sciences et les arts*, Gallimard, Folio, 1987.

[1] Op. cit., p. 183.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)

ROUSSEAU, J.J., *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Gallimard, Folio, 1965.
ROUSSEAU, J.J., *Contrat social*, GF-Flammarion, 2001.
ROUSSEAU, J.J., *Emile*, Garnier Frères, Paris, 1964.
ROUSSEAU, J.J., *Sur l'économie politique, Considérations sur le gouvernement de Pologne, Projet pour la Corse*, GF-Flammarion, 1990.
CALINESCU, G., *Opera lui Eminescu. Filosofia practică şi teoretică* (*Opere 13*) Bucureşti, 1969.
OPREA, A., *In căutarea lui Eminescu – Gazetarul*, Minerva, Bucureşti, 1983.
ORNEA, Z., *Junimea şi Junimismul*, Editura Eminescu, 1978.
RASCU, I. M., *Eminescu şi cultura franceză*, Minerva, 1976.
SLAVICI, I., *Amintiri*, Editura pentru literatură, 1967.
STANOMIR, I., *Reacţiune şi conservatorism*, Nemira, Bucureşti, 2000.
STORFA, J.P., *Scrierile politice ale lui Mihai Eminescu*, Paideia, Bucureşti, 2003.

BDD-A5341 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:12 UTC)